

L'architecture et la ville à l'heure de l'art de la fugue ?

Proposition de réponse d'Olivier Balay¹ à la question posée par le PUCA² : quel contour pour une recherche-action architecturale et urbaine « post-crise » ?

Que sentent l'architecture et la ville à l'heure de la fugue, d'un échappement momentanée aux conditions de vie que nous habitons habituellement ? Elles sentent l'odeur de la terre après la pluie, le pétrichor. Elles sentent l'expérimentation renouvelée des choses, du temps et de l'espace, elles sentent la réduction du stress et l'envie d'expériences qui procèdent par intervalle.

Faisons aussi ce constat, aujourd'hui partiel évidemment mais semble-t-il significatif : ce que nous dit la crise du covid 19 c'est que les citoyens ont des *joies cachées* en réserve : ils applaudissent leurs soignants, ils dansent avec leurs voisins, ils écoutent l'urbanité et les oiseaux aux fenêtres, se disent que cela leur fait du bien... Ils réapprennent à vivre chez eux avec leurs proches, à vivre dehors avec d'autres sans aller loin, ils s'étonnent de tourner à plusieurs autour d'un arbre, de faire la queue en discutant gentiment, ils arrivent à s'inventer leur temps quotidien, ils découvrent l'interaction plutôt que l'isolation. Habituellement, ouvrir sa fenêtre sur la rue pour faire entrer la fraîcheur, par exemple, peut faire peur dans les premiers temps à cause du bruit. Or pendant cette crise du coronavirus on a l'impression qu'elle nous appartient plus facilement la rue, la nuit et le jour. Et cette différence compte dans le vécu. Alors pourquoi ces *joies cachées* ne sont-elles pas sorties avant aussi massivement ? Ne nous sommes pas trompés sur nos représentations du citoyen ? La grande défaite des architectes, des urbanistes, des élus, en tout, n'est-elle pas d'avoir oublié ce qui fatigue les citoyens et de laisser monter dans la tête des gens que leurs voisins sont vaches ? Quand l'urbanité sera au bord du trou *faudra pas faire les malins nous autres, mais faudra pas oublier non plus, faudra raconter tout sans changer un mot* comme dirait Céline.

C'est étonnant ce qu'on a du mal à dire que notre civilisation urbaine est plongée dans un temps a-diastématique³ et que nous sautons plus souvent d'une situation environnementale déséquilibrée à une autre. C'est étonnant aussi ce qu'on a du mal à dire et à représenter ce qui peut rendre un logement, une rue, plus ou moins agréable pour les autres. Comment racontons-nous les projets des places, les vues, les sons, les odeurs aussi, les mouvements, mais encore l'habitation, sa construction, ses matériaux, ses finitions ? Mal, parce qu'uniquement à partir du dessin et d'un vocabulaire qui lui est associé. La construction va-t-elle durer si elle est réalisée en bois et en terre ? Les gens se posent la question. Et quelles sont ses performances ambiantales ? Sur ce dernier sujet, d'une manière générale, on se retourne vers la technique. Mais c'est un pis-aller, voire une imposture : plus tu conforte plus tu disconforte. Le gain en confort sur un point particulier amène du disconfort, et du coup la résolution du confort par la technique fait rentrer l'économie du logement dans un cercle vicieux. Le raccordement des ventilations aux réseaux techniques a toujours suscité des plaintes, notamment leur bruit, et rend les habitants méfiants, attentifs (la légionellose à l'hôpital Pompidou en 2000). La tablette qui permet de gouverner la maison est l'objet de beaucoup de doutes quand à sa fiabilité... On attend qu'elle résolve un problème mais c'est insupportable parce que sa présence rend la maison absente dans ses matérialités en fait. Le problème c'est aussi l'autodiscipline que la technologie nous impose, ce qu'on veut bien accepter au travail mais pas forcément chez soi où l'on veut être *chez soi*, pas dépendant d'un outil pour établir la frontière, l'espacement sensible avec le voisinage.

Pour quel *homme* construisons-nous ? Vers quelle urbanité post carbone allons-nous ? Quelles valeurs économiques, constructives, esthétiques, sociales vont orienter nos idées spatiales ? C'est très ouvert en fait, plein d'incertitudes, et dans la poursuite de l'exemple précédent il faudrait peut-être en revenir à l'expérience : comment « réussir » l'éco-construction d'un habitat poreux et

¹ Olivier BALAY. Après son diplôme d'architecte, Olivier BALAY poursuit une triple activité depuis 1983, une activité d'architecture à Lyon – d'abord en indépendant, puis en tant qu'associé depuis 1993 (SARL Balay, Boinay, Pierron), une activité de chercheur au CRESSON (Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'environnement urbain, UMR AAU 1563 CNRS, laboratoire MC France, doctorat d'Urbanisme en 1992 et Habilitation à Diriger des Recherches en 2002) et une activité d'enseignement à l'École nationale supérieure d'architecture de Grenoble (de façon continue de 1984 à 2007) et à l'ENSA de St-Étienne (de 1996 à 1998). Il est depuis 2007 professeur TPCA à l'ENSA de Lyon. Il dirige CASA ARCHITECTURE URBANISME ENV. SONORE depuis 2015. Coordonnées : olivier.balay@lyon.archi.fr.

² Appel à contributions *La crise sanitaire, la ville et l'habitat : questions pour la recherche*.

³ Diastématique, du latin diastematicus – qui procède par intervalle – comme par exemple la voix chantante (par rapport à la voix parlante). Cf. Gillo Dorfles, 1987. In Olivier Balay, « Ménager des oasis urbaines : des représentations à la fabrication » avec Lapray K., Leroy M., Marie H. in Marry Solène, *Territoires durables, de la recherche à la conception*, Parenthèses/ADEME, 2018, p. 51-63.

tempérant les multiples perceptions, en donnant à l'habitant la possibilité de gérer ses rythmes entre lui et les autres organismes, à travers les dimensions quantitatives, qualitatives et paysagères des composants volumiques et matériels du bâtiment ? Comment le construire d'une manière économique tout en restant attractif pour les futurs citoyens, en intégrant les questions écologiques au niveau du fonctionnement des bâtiments aussi bien qu'au niveau des matériaux employés et de la chaîne de fabrication des composants utilisés ? Pour avancer dans ce sens, pour acquérir sur la ville une anticipation nouvelle en même temps que de nouvelles possibilités d'action, renouant avec les caractéristiques du philosophe médecin et du philosophe constructeur imaginant de nouvelles formes, il nous faut un nouveau vocabulaire.

Pour le constituer on propose qu'il n'impose plus au monde urbain et au monde rural des solutions qui ne seraient pas *expérimentées* par les gens qui les habiteraient y compris selon ce que l'on sait de la biodiversité urbaine. Cette manière de faire nous semble la plus juste socialement. Et ceci jusque dans la démarche patrimoniale, comme celle que nous conduisons dans le cadre de la chaire partenariale d'architecture *Habitat du futur*⁴, où il apparaît que ce n'est que l'expérience d'un appartement par l'ensemble de l'équipe scientifique qui va en fin de compte conduire à faire des choix pour la réhabilitation de la façade d'un immeuble labélisé, au plus bas coût, en tenant compte de l'avis des plus démunis à l'égal des gens plus fortunés. Ce prototype RFL 2020 testé pour la réhabilitation d'une façade légère conçue en 1961 par Jean Prouvé (dans une copropriété de 61 logements), mais aussi le prototype Canopéa vainqueur de la compétition étudiante mondiale d'habitat solaire *Solar décatlon* 2012 (compétition associant des étudiants architectes et ingénieurs), ou encore le démonstrateur TERRA 2016 promouvant des appartements réalisés en terre, bois et paille, ces trois prototypes exemplifient une démarche issue d'un enseignement partagé entre les écoles Nationales Supérieures d'Architecture de Lyon (son domaine d'étude de master intitulé AA&CC « Architecture, Ambiances et Cultures Constructives ») et de Grenoble (son domaine d'étude de master intitulé A&CC « Architecture et Cultures Constructives »). Ces trois prototypes réalisés à l'échelle 1 aux GAIA⁵ se fondent sur les travaux de recherche des entreprises du bâtiment et des laboratoires de recherche architecturale de la région AURA, notamment l'unité de recherche *Architecture, Environnement et Cultures Constructives* - Labex MC, le laboratoire CRESSON, *Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'environnement urbain* cofondateur de l'UMR AAU CNRS 1563 et EVS LAURE CNRS 5600⁶.

Comment justifier cette idée ? Parce que le temps long de la réalisation du prototype permet à chacun d'intervenir à la conception et à la réalisation, ce qui « bouge » les manières de faire, les attendus, parfois très différents entre les champs de la recherche sur l'espace, les entreprises, les praticiens. Ce temps et l'expérience par le faire, associés, sont propices à une acculturation commune et à l'acquisition par chacun d'un vocabulaire partagé. En réalisant un prototype qui à la fois montre une réponse possible à des questions locales et sensibilise le grand public à l'habitat et à la ville « soutenables », les chercheurs sentent avoir fait un pas vers une hypothèse pouvant être partagée par le plus grand nombre et, comme les concepteurs et les étudiants des écoles quand ils sont associés à la conception et à la réalisation, ils y trouvent un sens pour leurs activités futures. Pourquoi donc construire des prototypes ? Pour permettre aux aménageurs d'apprendre l'invention en architecture, en urbanisme, en paysage, par le faire. Et comment ces prototypes interrogent-ils la recherche ? En mettant la société des chercheurs sous « expérimentation », c'est-à-dire en situation de tester des possibles et de voir comment cela est perçu par les habitants. On l'aura compris, l'invention de l'habitat et de la ville économiques et écoresponsables sera le fruit d'une société de chercheurs inter-écoles.

Que sentent l'architecture, la ville à l'heure de la crise du coronavirus ? Elles sentent l'expérimentation. Elles sentent l'art de la fugue en fait.

⁴ Codirigée par Pascal Rollet et Olivier Balay

⁵ Les Grands Ateliers Innovation Architecture sont basés à l'Isle d'Abeau dans le nord Isère et sont dirigés par Maxime Bonnevie.

⁶ Philippe Dufieux en l'occurrence.